

JADE ISEULT

ACADÉMIE RCSAMONDE

1 . Les Apprentis coloristes



Gulf stream éditeur

*À mon frère, pour toutes les fois où je t'ai séquestré
dans ma chambre ou au téléphone pour te raconter mes
histoires, rafistoler mes intrigues et récolter tes conseils.*

*Et à toutes les Céleste Arc-en-Terre,
gare au chant des sirènes.*

PRÉFACE

J'ai longtemps hésité quant à la manière de commencer ce récit. En tant qu'historien de la couleur, je sais qu'il n'y a pas de date précise ou d'événement déclencheur auquel nous pourrions attribuer la genèse du monde coloré. Il me fallait donc choisir. J'ai conscience que beaucoup me le reprocheront. Après tout, c'est vrai, j'aurais pu commencer ce livre par les années de voyage du célèbre maître coloriste, Didier Rosamonde. J'ai opté pour une voie différente, celle du grain de sable que personne ne voit, mais qui est à même de perturber les rouages d'une machine complexe. Non pas que, parmi la flopée de héros qu'a produit la poursuite du rêve de Rosamonde, Céleste Arc-en-Terre soit ma favorite, mais, je dois l'admettre, j'ai toujours été fasciné par le fait qu'elle ait su imposer sa présence aux côtés de grands personnages alors que son milieu la vouait à mener une vie tranquille, anonyme et sans rebondissements autres que les péripéties propres au commun des mortels. Peut-être ce biais me vient-il du fait que j'aurais aimé prendre part à cette aventure, non pas comme enseignant-chercheur, historien, auteur ou membre de la Haute Autorité de la Couleur, mais en faisant partie des tout premiers et seuls véritables maîtres coloristes qu'ait connus notre monde.

Ce roman est une ode à ces dieux de l'ère colorée, que depuis toujours j'admire et étudie, car je suis de ceux qui ne cessent de s'émerveiller du don qu'au péril de leur vie ils ont fait à l'humanité.

Dr. Alexandre Pommenier

PROLOGUE

La présidence

Ce jour-là, le ciel fromentin était clair, pas un nuage en vue. Le soleil illuminait le parc des roseraies de sa lumière blanche. Ce début de printemps s'annonçait chaud. Partout dans les rues, les habitations et les squares, les senteurs estivales s'imposaient : odeurs de fruits et de fleurs, de péttrichor et de barbecue... Sans compter le parfum âcre des trains à vapeur, plus étouffant encore à cette période de l'année.

Dans l'herbe sèche, un groupe d'enfants s'amusait, véritables explorateurs à l'affût de la population entomique¹ locale. Les cris de la bande d'aventuriers tintinnabulaient dans tout le voisinage, impossible d'oublier que les vacances étaient là.

Peu soucieux de la propreté de leurs vêtements, les apprentis biologistes plongeaient leurs mains dans la terre au gris profond dans l'espoir d'en extraire quelques vers gluants. À défaut de réussir à débusquer l'un de ces animaux rampants, ils parvinrent à déranger une famille de fourmis. Affolés, les insectes s'enfuirent à toute allure, en ordre dispersé, au nord, au sud, sur

1. (Zoologie) Qui se rapporte aux insectes.

une chaussure, une jambe, une main... panique au jardin d'enfants ! Maintenant, les petits hurlaient, aussi alarmés que les arthropodes dont ils venaient de troubler la tranquillité.

Tout à leur agitation, ils ne prêtaient pas attention au monde qui autour d'eux continuait à être secoué de péripéties. Alors, quand des adolescents trois à quatre fois plus grands qu'eux firent irruption dans le parc, les bousculèrent et détruisirent au passage leur terrain d'observation, aucun d'eux ne saisit ce qu'il se produisait. Les uns pleuraient ou criaient leur mécontentement, les autres scrutaient simplement la scène sous leur nez, avides de comprendre.

La course-poursuite s'acheva à l'angle du square, près du bistro Chez Robert. Un garçon fin, les joues pâles criblées de boutons, les yeux exorbités par la peur, faisait face à quatre jeunes aux visages déformés par la haine. L'un d'eux prit la parole, la voix si tranchante et froide que ses mots étaient pareils à des stalagmites travesties en poignards. Il attira à lui tous les regards des quelques clients installés en terrasse.

— Je t'ai invité chez moi ! Mes parents t'ont accueilli ! Et toi, t'étais là à te faire passer pour l'un des nôtres. Tu crois que j'veux que les gens pensent que j'aime les malades dans ton genre ?

À son cou, il portait un collier au pendentif en pierre de lune¹, mais certains de ses camarades arboraient un bijou en onyx² tandis que d'autres ne portaient aucun

1. Signe d'appartenance au culte de la Lumière.

2. Signe d'appartenance au culte de l'Ombre.

symbole religieux¹. Tous se liguèrent cependant contre un même antagoniste, ce garçon frêle à la figure ravagée tant par la peur que par l'acné.

— Écoute, Lucas, je... Je suis désolé... Je voulais pas... J'évite de le faire d'habitude. C'est parce qu'elle me l'a demandé, j'l'aurais jamais fait autrement... Je suis désolé... Je peux y aller ? S'te plaît, t'entendras plus jamais parler de moi... je le ferai plus jamais.

Ces excuses maladroites n'attendrirent ni Lucas ni ses amis. Animé par la colère et le dégoût, l'étau de la bande se resserrait dangereusement autour de la proie. Le dos plaqué contre un mur, la victime regardait, affolée, de tous les côtés, dans l'espoir de trouver une issue, un moyen de s'échapper. Elle se maudissait intérieurement d'avoir dérogé à la règle qui l'avait si longtemps protégée, lui permettant de vivre incognito parmi ses camarades de classe : ne jamais colorer, jamais, en aucune circonstance. Malheureusement, nous sommes parfois intrépides lorsque nous sommes jeunes et désireux d'être aimés. Le coloriste s'était révélé dans l'espoir d'impressionner une fille, et, apeurée, elle n'avait pas hésité à dévoiler son secret à d'autres.

Pourtant, elle avait d'abord eu l'air de se distinguer du commun des achromatopes, plus curieuse de sa particularité que répugnée. Mais c'était avant qu'elle constate de ses propres yeux que tout cela était vrai, pas juste un mythe dont on entendait parler de temps à autre dans les journaux, et qui ressortait quelquefois dans les conversations des adultes comme preuve irréfutable de la décadence du monde.

1. Faisaient-ils partie des rares athées ou ne ressentaient-ils simplement pas le besoin d'afficher leur croyance ?

Un homme au ventre large et à la moustache saillante émergea du bistro. Il lança un regard accusateur aux garçons :

— Qu'est-ce que vous faites là, les gamins, hein ? Il y a des gens qui essaient de profiter du beau temps.

Il ne s'énerva pas, resta poli, cependant sa voix était ferme et ne laissait aucun doute sur son intention de se débarrasser au plus vite des trouble-fête.

— Désolé, monsieur, répondit l'un des agresseurs. On ne voulait pas vous ennuyer, mais on vient d'apprendre que c'est un coloriste.

À ces mots, tous se tournèrent vers la proie. Certains s'exclamèrent. Dans leur voix comme dans leur regard se mêlaient haine, peur, colère. Qu'un chromatope ose partager à leur insu leur compagnie, qu'il respire le même air, se réchauffe sous le même soleil, tout cela sans la moindre honte, sans que la moindre sanction soit possible, c'était insupportable.

— Je ne veux pas de vermines pareilles chez moi, siffla le gérant du bistro.

Il s'avança près de l'adolescent sans défense et appuya son bras contre sa gorge.

— Écoute-moi, sale dégénéré, il est hors de question que tu reviennes ici et que tu déranges ma clientèle, tu m'entends ? Et si jamais tu oses pratiquer ta sorcellerie devant nous, ah, c'est p'têtre plus interdit par la loi, mais j'ai pas besoin de la police pour te faire passer l'envie de continuer tes conneries, d'accord ?

Le garçon voulut lui répondre. C'était à peine s'il parvenait à respirer. Ses joues ivoire s'étaient teintées d'une touche de grisaille. Il essayait de libérer son cou

du poids qui l'écrasait, tout en craignant que son geste, perçu comme une résistance, lui attire plus d'ennuis.

Les adultes assis en terrasse, la meute d'adolescents, les enfants du parc des roseraies, personne ne porta secours à la victime. L'incident, survenu un certain 24 avril de l'an 798 après Didier Rosamonde, fut relaté en page six du périodique *La Liberté*. Le journaliste eut même le toupet de conclure son article en affirmant que, si le garçon s'en était sorti, il avait néanmoins reçu une correction méritée : des ecchymoses, une démarche boitante, un peu de sang... Ses parents avaient porté plainte, mais l'affaire avait été classée sans suite et la famille avait dû déménager quelques mois plus tard, épuisée par le harcèlement quotidien qu'elle subissait depuis que la nature de son fils était de notoriété publique.

Une autre époque, me direz-vous, certes. Si je vous raconte tout cela, c'est pour que vous ayez une idée du contexte dans lequel nous nous trouvions au début du mandat de Denis Casanova.

Ce jour-là, la foule massée au parc des expositions était si grande que le président distinguait à peine un visage. Ses yeux pétillants ne voyaient qu'un camaïeu de gris. Les hurlements de ses partisans formaient un brouhaha dont le bourdonnement emplissait son corps d'une délicieuse adrénaline.

S'il ne perdait pas de vue la nature explosive de l'annonce qu'il s'apprêtait à faire, l'homme politique arriva néanmoins à dissiper toutes ses craintes en se remémorant le souvenir de sa victoire à l'élection présidentielle. Un sentiment d'invincibilité le gagna. Il était prêt.

Il passa une main dans ses cheveux cendrés et, de l'autre, détacha l'un des boutons de sa chemise brodée. La sensation de l'habit serré autour de son cou l'insupportait.

Puis, d'un geste, Casanova commanda le silence. Les dernières exclamations s'éteignaient à peine lorsqu'il prit la parole :

— Merci de m'avoir accordé votre confiance. Il y a un an, j'accédais en toute humilité à la présidence, non pas pour servir mes intérêts, mais pour réaliser un idéal, concrétiser une vision, celle d'une nation fromentine plus grande et puissante qu'elle ne l'était trois siècles auparavant, sous le règne du roi Beaux XIV. Une nation fromentine qui ne serait plus « le Vieux Pays » mais qui redeviendrait, au contraire, l'épicentre du monde. Une puissance politique, économique et technologique ; le pays de l'art, du raffinement et de la créativité. À tous, je veux vous dire une fois de plus les grands projets que j'ai pour ce pays et pour vous. Je veux donner à nos belles entreprises tout ce dont elles ont besoin pour se développer, croître et innover. Je veux donner à la recherche les moyens de créer le monde de demain. Je tiens à célébrer nos chercheurs, car sans eux nous sommes voués à l'obscurité. Tout comme nous ne serions rien sans nos artistes, ceux dont la créativité nous aide à comprendre notre environnement, à le questionner, à l'intégrer et à le transformer. Mais, et je tiens à le déclarer ce soir, je veux aussi honorer nos génies oubliés, parfois méprisés. Je veux réaffirmer l'égalité de tous les Fromentins, même de ceux que nous traitons trop souvent comme des citoyens de seconde zone. Je le sais,

ce que je m'apprête à annoncer fera polémique, mais vous ne m'empêcherez pas de reconnaître ici le respect et la profonde admiration que j'ai pour Didier Rosamonde et son travail sur la couleur. Comme lui, je crois que l'évolution de notre espèce en humanité colorée n'est pas une chose à craindre, mais une réalité à préparer. Froment ne retrouvera pas son prestige sans être à l'avant-garde de cette révolution. Notre pays a été une nation dominante et, avec votre soutien, je n'aurai de cesse au cours de ces dix années de mandat de lui rendre son lustre passé. Alors vive la République ! Et vive Froment !



CHAPITRE 1

L'Académie Rosamonde

« Il est crucial de donner à la première génération de maîtres coloristes une formation d'excellence. C'est sur elle que reposera l'essentiel de l'avenir du monde coloré. »

Le Traité : Manifeste pour un monde coloré,
Didier Rosamonde

Nous n'étions que mi-juin, mais déjà une chaleur écrasante avait pris possession de la capitale. Les métros bondés transportaient une foule dégoulinante de sueur, qui, tant bien que mal, tentait de saisir la moindre particule d'oxygène présente dans les wagons devenus de véritables fours. Les senteurs de charbon et de tabac n'aidaient pas. Quelques touristes se trouvaient au milieu des Parmentiens et, parmi eux, une adolescente de quinze ans dont les yeux scrutaient fébrilement la carte du réseau de transport, collée à l'une des parois du véhicule.

Céleste Arc-en-Terre avait beau se savoir en avance, elle craignait qu'un nouvel arrêt de son train finisse par la mettre en retard. À dire vrai, depuis la veille, elle redoutait le pire. En quittant la mesure des Pi, elle avait feint d'être détendue et n'avait offert à son oncle, Philippe Pi, à sa

tante, Anne Pi, et à ses frères et sœur, Paul, Eugène et Eugénie, qu'un au revoir désinvolte, de peur d'éveiller les soupçons. Mais, sur le palier de la porte, elle avait serré Eugène dans ses bras, aussi fort que si elle ne comptait jamais le revoir.

— Bonne chance, lui avait murmuré le benjamin de la fratrie.

Poussée par ses encouragements, Céleste avait pris le chemin de la gare avec empressement. En quatre heures, elle avait quitté la région de l'Auvent pour arriver à Parmentier. C'était la troisième fois qu'elle mettait les pieds dans cette ville. Elle l'avait visitée à deux reprises avec son père et sa mère pour y rencontrer de la famille et profiter des nombreuses attractions touristiques. De ces précédents séjours, elle ne gardait que des souvenirs flous. Tout juste se rappelait-elle avoir fini en larmes après avoir perdu de vue ses parents sur un drôle de pont traversant le Lorent¹. Marie Arc-en-Terre n'avait pas manqué de se moquer de la frayeur de sa fille avant de lui offrir une main réconfortante.

Se remémorer ses parents noua la gorge de Céleste. Pour ne plus y songer, elle tira de sa poche son étui à télégraphe et en sortit la machine. Le cadran n'affichait aucun message en attente. C'était bon signe. Cela signifiait qu'il n'y avait aucune raison de penser qu'oncle Philippe Pi et sa femme Anne s'étaient aperçus qu'elle ne se trouvait plus à Vie-en-Vaulx. Soulagée, elle poussa un soupir.

Les vibrations des rails cessèrent, mettant fin au ronronnement de la rame. Une énième secousse fit

1. Le Lorent est un fleuve. Il traverse Parmentier en scindant la ville en deux : la rive nord et la rive sud.

valdinge l'adolescente sur les genoux d'une femme âgée, installée sur l'un des bancs en bois. Céleste se redressa en marmonnant des excuses et profita de l'arrêt du métro pour attraper sa gourde, rangée dans son sac à dos en toile, et boire quelques gorgées. La chaleur étouffante lui donnait le vertige. Impossible de se présenter devant le jury avec des vêtements trempés dégageant de forts effluves ! Pour limiter les dégâts, elle pencha la tête en avant et, à l'aide du ruban noué à son poignet, attacha ses longues locks en queue-de-cheval. Coiffée comme ça, elle aurait un peu moins chaud !

Enfin, les portes du train s'ouvrirent sur la station Mervier. Dès qu'elle sortit des souterrains, Céleste fut éblouie par le soleil, assaillie par le sifflement des voitures, accablée par des odeurs d'urine et de vapeur. C'était ça la grosse ville, tout un tas de choses prêtes à vous saturer les sens.

Une inconnue se dirigea droit sur l'adolescente. D'abord surprise, Céleste s'adoucit en voyant le sourire que celle-ci lui adressait.

— Bonjour, l'interpella la femme aux cheveux bouclés, nous distribuons quelques prospectus pour prévenir le plus de personnes possible de ce qu'il se passe dans le quartier.

Elle avait dit cela en pointant de la tête d'autres individus, une trentaine, affairés à distribuer la même circulaire qu'elle tendit à Céleste tout en lui souhaitant bonne journée.

La jeune fille lui rendit son vœu, un sourire poli mais franc sur le visage. Curieuse, elle lut le tract et, à chaque phrase, un plus grand désespoir la submergea :

Non à Rosamonde ! Non à Casanova !

Froment ne sera jamais une nation coloriste.

Freinons la propagation du virus coloré.

L'estomac de l'adolescente se comprimait tant qu'une légère bile se déposa sur ses lèvres. Envahie par un sentiment d'insécurité, la coloriste eut envie de prendre la fuite. Elle continua toutefois à marcher comme si de rien n'était, terrorisée à l'idée que les manifestants devinent à son attitude qu'elle n'était autre que l'une des porteuses du « virus » dont ils voulaient se protéger.

Il fallait se hâter de trouver l'Académie Rosamonde. Une fois qu'elle serait là-bas, le danger ne serait plus à craindre.

Parmentier comptait la plus grosse concentration de touristes égarés du pays. Facile de se perdre dans ce dédale sans fin de rues étroites et sinueuses. Sans compter que les immeubles anciens, à l'architecture charmée, autant que les statues et les fresques qui les décoraient, rivalisaient de beauté pour distraire les passants. En un rien de temps, vous vous retrouviez sur un pont et – *hop !* – du mauvais côté de la rive. Comme partout ailleurs dans le monde, les quartiers sud étaient les plus cossus. Le soleil y brillait mieux, paraît-il. Pour survivre, tous les guides de voyage conseillaient de ne pas s'éloigner des zones de desserte majeures. Là, les boulevards et les avenues offraient une sélection de grands magasins, cafés et terrasses de luxe, en conflit permanent pour dépouiller les vacanciers.

Céleste se repéra grâce à une carte. À cinq minutes à pied du métro se situait l'avenue des Lumières, bloquée par des voitures de police. Par temps de canicule, les moteurs refroidissaient lentement. Un léger voile de vapeur perdurait autour des véhicules à l'arrêt, donnant un éclat moins reluisant aux chaudières en cuivre. L'air

sévère des officiers, leur tenue guerrière et leurs armes apparentes ne rassurèrent pas l'adolescente. Avait-elle commis une erreur en venant ici, seule, sans prévenir ni son oncle ni sa tante ?

Elle respira un bon coup. Hors de question de laisser la peur se mettre en travers de ses ambitions !

Dès qu'elle avança en direction des policiers, le claquement de ses bottines sur les pavés les alerta. Ils se redressèrent et firent bloc.

— L'accès est fermé. Vous ne pouvez passer que si vous disposez d'un document officiel prouvant que vous habitez ici ou que vous auditionnez à l'Académie Rosamonde.

Céleste retira son sac de son dos pour y chercher sa convocation. Son geste provoqua plus de tension encore. Les agents se crispèrent sur leurs matraques. L'adolescente ajouta alors :

— Je cherche mon papier.

Enfin, elle attrapa le précieux sésame, coincé dans un tome des aventures du Capitaine Lance¹, et le leur tendit. Alors que l'un des gendarmes parcourait le document, un nuage coloré d'hostilité l'enveloppa².

— Vous pouvez passer, dit-il froidement.

Céleste n'attendit pas une seconde. Elle récupéra son papier et fila aussi vite qu'elle le put, sans même prendre

1. Série de romans de fantasy parus dans les années 780 après Didier Rosamonde. Ils racontent les tribulations d'une guerrière partie de rien que des qualités remarquables conduiront à une ascension fulgurante.

2. Ici, il est possible que vous fronciez les sourcils. Comment ça, « un nuage coloré d'hostilité » ? Un voile de couleurs malveillantes qui apparaîtrait soudainement autour de notre gendarme ? Et personne d'autre que Céleste ne le remarquerait ? Tout à fait ! Rendez-vous au chapitre 2 pour plus d'explications.

le temps de refermer son sac ni de le remettre sur son dos. Il lui fallut un moment, et suffisamment de distance physique entre les voitures de police et elle, avant que les muscles de son corps se détendent et que sa respiration retrouve un rythme normal. Là seulement, elle remit de l'ordre dans ses affaires.

De l'autre côté de la barricade, l'avenue des Lumières était paisible. Les frictions du monde ne semblaient pas avoir de prise ici.

Lorsqu'elle arriva au numéro 13, Céleste demeura un instant aussi intimidée qu'éblouie par le bâtiment qui se dressait devant elle, fier de son originalité. Haut de cinq étages, il exhibait des formes courbes, comme autant de vagues agitant le repos serein de sa façade, tandis que chacune de ses grandes fenêtres se payait le luxe d'un balcon à la géométrie si saisissante qu'elle donnait d'emblée à l'ensemble le statut d'œuvre avant-gardiste. L'immeuble était l'une des plus belles créations de l'architecte timbré-fromentin¹, Gauthier Ledi. Quel privilège de vivre et d'étudier dans ce lieu extraordinaire ! Céleste trépignait autant d'excitation que de peur.

Je peux pas me loucher sur ce coup-là... Il faut que je réussisse !

Si elle ratait cette audition, elle serait condamnée à rentrer à Vie-en-Vaulx – où vivait l'oncle Pi – pour y apprendre la culture du froment, ou à se résigner à retourner à Tigre – sa ville natale – pour y poursuivre sa formation de pharmacienne. Dans les deux cas, elle ne se débarrasserait pas de ce sentiment horrible qui l'obsédait

1. Timbre est un pays du sud-ouest du Réon connu pour son temps ensoleillé et sa culture vibrante (gastronomie, architecture, musique).

depuis le début de sa puberté : la vie, et la sienne en particulier, n'avait tout simplement aucun sens. En tant qu'apprentie coloriste, elle mènerait une existence hors du commun. Tout serait différent. Le rêve de Rosamonde deviendrait le sien.

Céleste sortit de son sac à dos un carnet de croquis pour y dessiner quelques ébauches du lieu avant de passer la porte au-dessus de laquelle était écrit : *Académie Rosamonde*. L'adolescente sourit à la mention du coloriste. Mais elle ressentit tout de même une légère appréhension lorsqu'elle s'avança pour sonner la cloche en laiton encastrée dans la bâtisse. Les récits judiciaires des sévices infligés aux coloristes la préoccupaient. Et si un passant, la voyant s'approcher de l'Académie, s'en prenait à elle ?

À l'instant où la sonnette retentit, un oiseau d'un blanc éclatant vola si près du crâne de Céleste qu'il lui arracha un cri de stupeur. Le volatile se posa sur le toit d'une voiture non loin de là, et, de ses grands yeux nuit, l'observa fixement. La jeune fille frissonna, mal à l'aise. Heureusement, elle n'eut pas à attendre longtemps en sa présence. Un tube en étain, dont l'embout se détachait de la paroi de l'immeuble, résonna d'une voix chevrotante :

— Académie Rosamonde, que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, je m'appelle Céleste Arc-en-Terre. J'auditionne aujourd'hui à midi, répondit-elle en approchant ses lèvres du transmetteur, essayant de reprendre contenance.

En guise de réponse, une succession de cliquetis mécaniques annonça à la candidate qu'elle pouvait maintenant pénétrer dans l'école. De toutes ses forces, elle poussa la grande porte en bois et déboucha dans un

large vestibule à l'abri du soleil, un havre de fraîcheur face à la chaleur asphyxiante qui sévissait dans tout Parmentier, et dans tout Froment. Sur sa peau, la sueur se transforma en courant froid, ses vêtements mouillés devinrent presque glacés. Céleste se délectait du répit que lui offrait l'Académie.

Un homme long et fin vint à sa rencontre. Il avait l'air si guindé dans son costume trois-pièces. Peut-être Céleste aurait-elle dû faire quelques efforts pour cacher ses origines modestes ? Les lunettes qu'il portait ne camouflaient pas ses cernes d'une noirceur préoccupante. À croire que le pauvre n'avait pas dormi depuis plus d'une décennie ! À chacun de ses mouvements, un trousseau de clefs accroché à sa ceinture cliquetait.

— Céleste Arc-en-Terre, lui dit-il, bienvenue à l'Académie Rosamonde. Je suis Miche Lebrunmelon, gardien de l'immeuble. Je vous invite à vous installer dans l'un des sofas en attendant l'heure de votre audition. Vous trouverez des biscuits et des rafraîchissements sur la table basse, n'hésitez pas à vous servir... Oh, et si l'envie vous prend de profiter du jardin, veillez à l'heure. Je ne voudrais pas avoir à vous y chercher !

Si son allure était loin de le rendre sympathique, le voile rose pâle qui l'enrobait, teinté d'un bleu subtil mais franc, mit tout de suite Céleste en confiance. Miche Lebrunmelon s'éclipsa aussi promptement qu'il était apparu. L'immense vestibule où il abandonna l'adolescente était quasiment nu, à l'exception d'un gigantesque escalier en colimaçon derrière lequel se cachait une porte, ainsi que de deux grands canapés, des fauteuils et une longue table basse non loin de baies

vitrées laissant apercevoir un vaste jardin à la végétation foisonnante. Quelques peintures décoraient les murs. L'une d'elles dévoilait un homme mal coiffé, les sourcils broussailleux, les joues étirées par un timide sourire. Vêtu d'une toge d'été, il portait pourtant une épaisse écharpe enroulée autour de son cou. Sur le cadre en bois dans lequel l'œuvre se trouvait, Céleste lut, gravé en lettres noires : *Portrait de Didier Rosamonde* par Corneille Pictordu.

Ah, je savais que c'était lui !

Sur la table basse, entre les deux sofas, se trouvaient biscuits et rafraîchissements, comme l'avait indiqué Miche Lebrunmelon, mais aussi ouvrages et revues traitant de la couleur. C'était la première fois de sa vie que Céleste en voyait. Ces derniers étaient extrêmement rares et coûteux, et les quelques bibliothèques en possédant n'y donnaient accès qu'à un nombre restreint d'universitaires.

Céleste se précipita pour éplucher ces trésors avant de jeter son dévolu sur *Lettres aux apprentis coloristes*, de Didier Rosamonde.

Absorbée par sa lecture, elle en oublia sa soif et son ventre creux jusqu'à ce que des bruits de pas dans l'escalier la rappellent à la réalité, suivis peu après par le claquement de la porte d'entrée¹.

Elle n'eut pas le temps d'apercevoir qui que ce soit, mais en profita pour consulter sa montre à gousset. Dans trente minutes, son audition débiterait. Serait-elle à la

1. À en croire les registres de l'époque, Théophile Marcelin fut auditionné juste avant Céleste. Il y a donc de fortes chances pour que ce soit lui qu'elle ait entendu ce jour-là.

hauteur ? Que dirait-elle à Eugène si, intimidée, elle ne parvenait pas à colorer lorsqu'on le lui demanderait ? Il fallait qu'elle profite de ces quelques instants pour s'entraîner. Se levant de son siège, Céleste balaya la pièce du regard pour s'assurer que Miche Lebrunmelon ou tout autre individu ne se trouvait pas dans les parages. Quand elle fut certaine d'être seule, elle prit une profonde inspiration, ferma les yeux, puis...

Clic.

La porte de l'Académie s'ouvrit sur une famille. Dès que les trois individus pénétrèrent dans l'immeuble, le cliquetis d'un trousseau de clefs retentit. Miche Lebrunmelon apparut pour accueillir les nouveaux venus.

— Monsieur et madame de Lavillecôtière, Reinhardt, bienvenue !

Le cœur de Céleste manqua de s'arrêter net. Ses jambes se déroberent et elle tomba sur le canapé. Cette famille avait produit les plus illustres médecins qu'avait connus Froment. Que serait-il advenu du pays si Théodore de Lavillecôtière n'avait pas freiné la propagation des cancers buccaux grâce à de nombreuses campagnes de prévention ? Ou si Isadora de Lavillecôtière n'avait pas inventé le vaccin contre la variole du serpent ? Mais, surtout, si Arthur de Lavillecôtière n'avait pas trouvé le remède à la Grande Grippe ?

J'ai aucune chance...

Sur les cinquante coloristes convoqués aux auditions, combien y en avait-il qui, comme elle, étaient issus du commun des mortels ?

Elle sortit son télégraphe. Sous ses doigts, le bronze était chaud. Malgré son format compact, la machine restait lourde. Céleste pianota à toute allure sur le clavier. Les barres métalliques frappèrent ces mots.

Devine qui passe après moi ? Un Lavillecôtière...
Qu'est-ce que je fiche ici ?

Mais tardèrent à coucher sur papier la réponse d'Eugène¹.

Les Lavillecôtière la saluèrent avant de s'installer face à elle, sur le sofa. Ils se servirent à boire et à manger tandis qu'elle les observait. Le fils était plus jeune qu'elle. Des points gris taupe ornaient ses joues albâtre. Ses fines boucles décoiffées lui donnaient l'air d'un savant fou, ce que son sourire narquois et ses yeux de fouine peinaient à démentir. D'ailleurs, sa chevelure n'était pas la seule à être négligée. Autant sa chemise mal boutonnée que son pantalon trop grand juraient en comparaison de la stature de son nom. Mais ce que son accoutrement taisait, les couleurs qui l'enveloppaient le hurlaient à la face de Céleste : un jaune soufre plein de confiance en soi, un orange mandarine espiègle, un bleu azur aventureux, un turquoise plus créatif et même un vert céladon bourré d'empathie, tout y était et formait une fresque aussi éclatante que vibrante ; une œuvre dont il était presque impossible de détourner le regard².

1. Le frère de Céleste lui avait promis qu'il ne quitterait pas des yeux son télégraphe de la journée. Cela étant dit, si le délai de réception des messages excédait rarement une à trois minutes lorsque le destinataire se trouvait dans la même ville, pour une communication entre Vie-en-Vaulx et Parmentier, Céleste ignorait à quoi elle devait s'attendre.

2. Promis, je vous explique cette histoire de voile coloré au prochain chapitre. Patience ! Gardez juste en tête que seule Céleste peut les voir.

À côté, les époux Lavillecôtière se montraient presque quelconques dans leurs habits légers, mais soignés, assortis à leurs coiffures impeccables. Le halo coloré du père trahissait la pointe de nervosité que sa courtoisie dissimulait. Quant à celui de la mère, il rayonnait de bienveillance.

Enfin, le cadran du télégraphe annonçait un message en attente. Céleste actionna la manivelle pour le réceptionner.

**Peu importe, ton dossier aussi a été accepté.
Cinquante sur je ne sais combien. Arrête de douter !**

Les mots de son frère ravivèrent timidement les espoirs de Céleste. Elle arracha le résultat de la communication et glissa le papier dans la poche de son chemisier en lin avant de ranger la machine.

— Comment tu t'appelles ? demanda l'héritier Lavillecôtière.

Aussitôt la question posée, les parents du garçon à la voix riante portèrent leur attention sur celle à qui elle était adressée.

— Céleste... Arc-en-Terre.

— Drôle de nom...

— Reinhardt ! gronda la mère.

— Bah quoi ? C'est vrai que c'est un drôle de nom. Mais ça me plaît. Moi, c'est Reinhardt de Lavillecôtière.

Les présentations faites, le silence retomba. Le répit ne dura cependant que quelques instants.

— Alors ? demanda Reinhardt, fébrile.

Céleste eut beau chercher, elle ne mit pas le doigt sur le sens de sa question.

— Tu veux me montrer ? insista-t-il face à son incompréhension.

— Te montrer quoi ?

— Bah, ce que tu sais faire !

Céleste adressa un regard paniqué aux parents Lavillecôtière. Que Reinhardt lui demande aussi nonchalamment de colorer la déstabilisa. Jamais elle n'avait volontairement coloré devant qui que ce soit d'autre que son frère Eugène. Que l'héritier souhaite qu'elle lui révèle cette part si intime d'elle-même, alors qu'ils n'avaient échangé que leur nom, lui paraissait délirant.

— Laisse-la tranquille, Reinhardt, lui dit le père. Tout le monde ne ressent pas le besoin d'exhiber ses talents. Prends-en de la graine !

— Mais à quoi ça sert d'intégrer l'Académie si on ne colore pas dès qu'on en a l'occasion ? rétorqua-t-il.

Pour illustrer son propos, il se leva d'un bond, les bras tendus vers le ciel en signe de triomphe tandis que le vestibule affichait les plus belles teintes qu'il n'ait été donné à Céleste de voir. Le changement fut si soudain, qu'elle s'exclama sous l'effet de la stupeur. En l'espace d'une nanoseconde, Reinhardt de Lavillecôtière avait transformé un dégradé de clair-obscur en une abondance de couleurs aussi variées qu'harmonieuses. À ce moment-là, Céleste ne connaissait pas le vocabulaire chromatique. Quelques années plus tard, alors qu'elle se rappelait la scène pour tenter de la décrire à des journalistes, elle leur dit que le sol s'était orné de tons ocre si chauds que la température de la pièce semblait augmenter à chaque fois qu'elle osait le regarder.

L'orange des fauteuils leur donnait un aspect fruité, le vert criard dont s'étaient parés les canapés rafraîchissait l'atmosphère et le camaïeu de bleus des murs, comme du plafond, laissait penser que la pièce était soudain plus large. Ce qui émerveilla le plus Céleste fut le sens du détail dont fit preuve Reinhardt. Le prodige ne s'était pas contenté de colorer grands meubles, parois et sol. Il était allé plus loin. Beaucoup plus loin.

Sur la table basse vitrée, les biscuits étaient bruns, mais, surtout, les livres et les revues s'étaient tous dotés de nuances diverses. Qu'il s'agisse des images comme des lettres, rien n'avait été abandonné au hasard, pas même la partie visible du jardin maintenant habillée de mille et une teintes. Les cheveux de Reinhardt arboraient également des tons roux. Ses yeux émeraude mettaient en valeur les quelques couleurs qu'avaient prises ses joues dont les taches grises se révélaient désormais cuivrées. Les parents Lavillecôtière n'avaient pas échappé à la démonstration. Leurs tenues avaient le coloris sobre qui convenait à leur élégance. Quant à Céleste, sa peau anthracite était devenue brun acajou, mais Reinhardt n'avait rien pu faire pour ses habits : son chemisier en lin, son pantalon en coton et ses bottines en cuir ; tous noirs.

Des applaudissements retentirent dans la pièce. Aussitôt, Reinhardt mit fin à sa prestation. Il affichait un sourire radieux. Aucune trace de l'effort qu'il venait de faire, pas une goutte de sueur.

— Absolument incroyable ! J'avais entendu dire que vous étiez un prodige, je suis honoré de le constater de mes propres yeux.

Un homme au crâne rasé recouvert de tatouages floraux s'approcha d'eux. Il portait une longue barbe tressée et un châle en soie aux motifs raffinés.

— Hugo des Trois-Lys¹, maître coloriste.

Reinhardt le remercia pour ses compliments. Ses parents se levèrent à sa suite pour saluer le professeur. L'éclat du don du garçon les avait tant éblouis que Céleste devint momentanément invisible. Après quelques minutes passées à échanger des amabilités, Trois-Lys dirigea son attention sur elle.

— Céleste Arc-en-Terre, enchanté de vous rencontrer, dit-il d'une voix aussi douce que ferme. Suivez-moi, il est temps pour vous d'auditionner.

Les jambes de Céleste se levèrent et se mirent en marche sans vraiment qu'elle ait à les commander. Dans son dos, Reinhardt lança un « bonne chance ! ». Incapable de répondre, elle se contenta de gravir l'escalier en colimaçon.

Arrivés au deuxième étage, ils s'engagèrent dans un grand couloir sur leur droite avant de s'arrêter face à une porte close sur laquelle était inscrit *Bureau de maître Amanita Muskovitch*. Hugo des Trois-Lys sourit à Céleste :

— Ne vous laissez pas impressionner par les talents du jeune Reinhardt. Comme vous m'avez entendu le dire, ce garçon a la réputation d'être un prodige. Il aurait commencé à colorer dès sa naissance alors qu'il s'époumonait dans les bras de sa mère, ce qui a causé moult soucis aux Lavillecôtière... Vous vous doutez qu'il

1. Grande famille de la vigne. L'appellation d'origine contrôlée, Trois-Lys, fait partie des vins les plus reconnus et vendus au monde.

s'agit d'un cas extrêmement particulier. Aucun autre des candidats que nous recevons n'a une telle maîtrise de ses capacités. Détendez-vous donc et montrez-nous votre amour de la couleur !